

Sophie Divry

QUAND LE  
DIABLE SORTIT DE LA SALLE  
DE BAIN

*Roman improvisé,  
interruptif  
et pas sérieux*

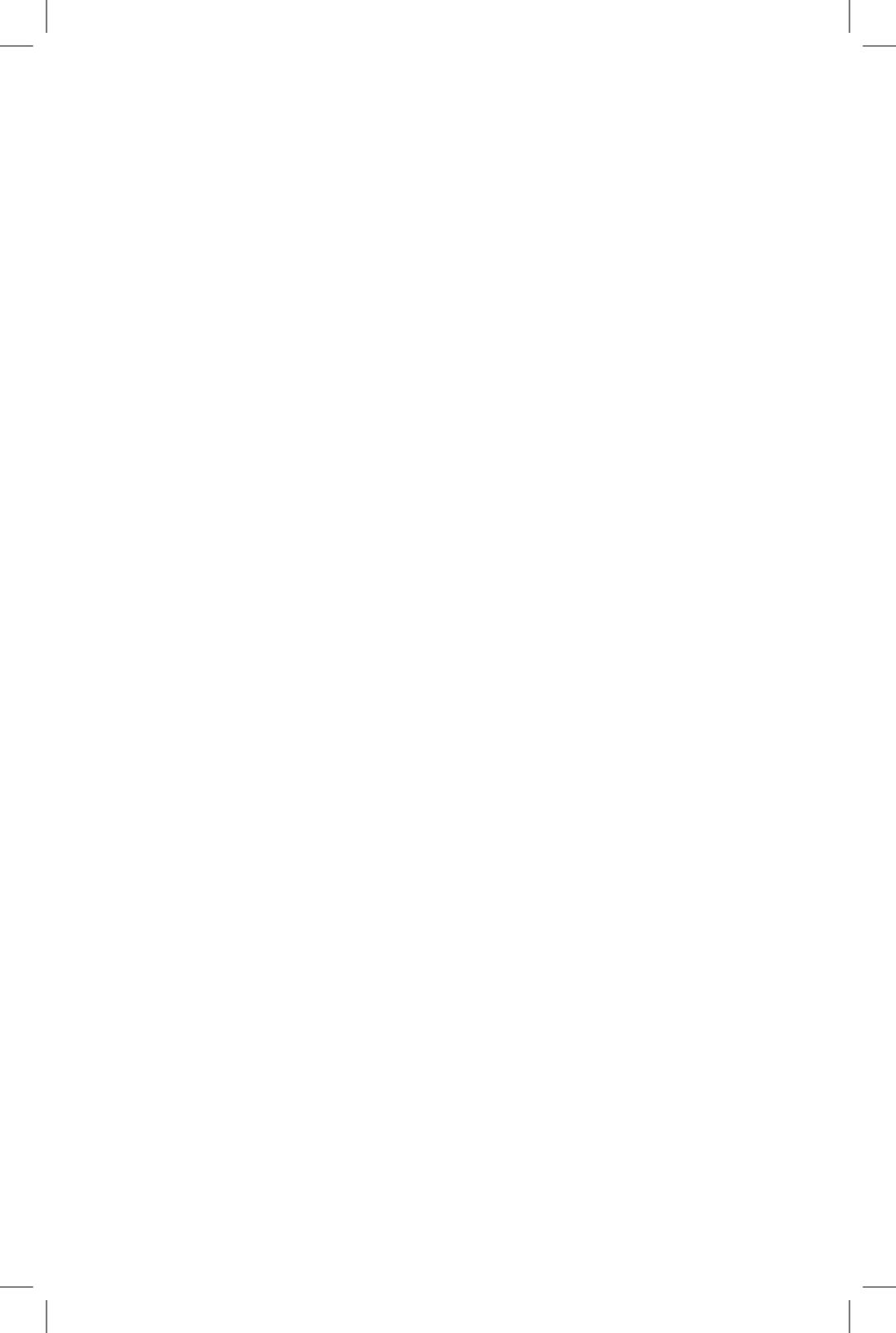
**NOTAB/LIA**

L'auteure tient à remercier le Centre national du Livre et la région Rhône-Alpes pour leurs aides accordées à l'écriture de ce roman.

© Les Éditions Noir sur Blanc, 2015

© Visuel : Paprika

ISBN : 978-2-88250-384-8





“ ”

*Aux improductifs, aux enfants,  
aux affamés, aux rêveurs,  
aux mangeurs de nouilles  
et aux « défaits »,  
je dédie ce livre.*



*Je est un outil  
— si Rimbaud pouvait entendre ça, il  
dirait : Ah oui, c'est vachement mieux  
que je est un autre.*

Raymond FEDERMAN

*Quand vous êtes chômeur, c'est-à-  
dire mal nourri, ennuyé, assailli de  
tracas et de misères de toutes sortes,  
vous n'avez aucune envie de manger  
sainement.*

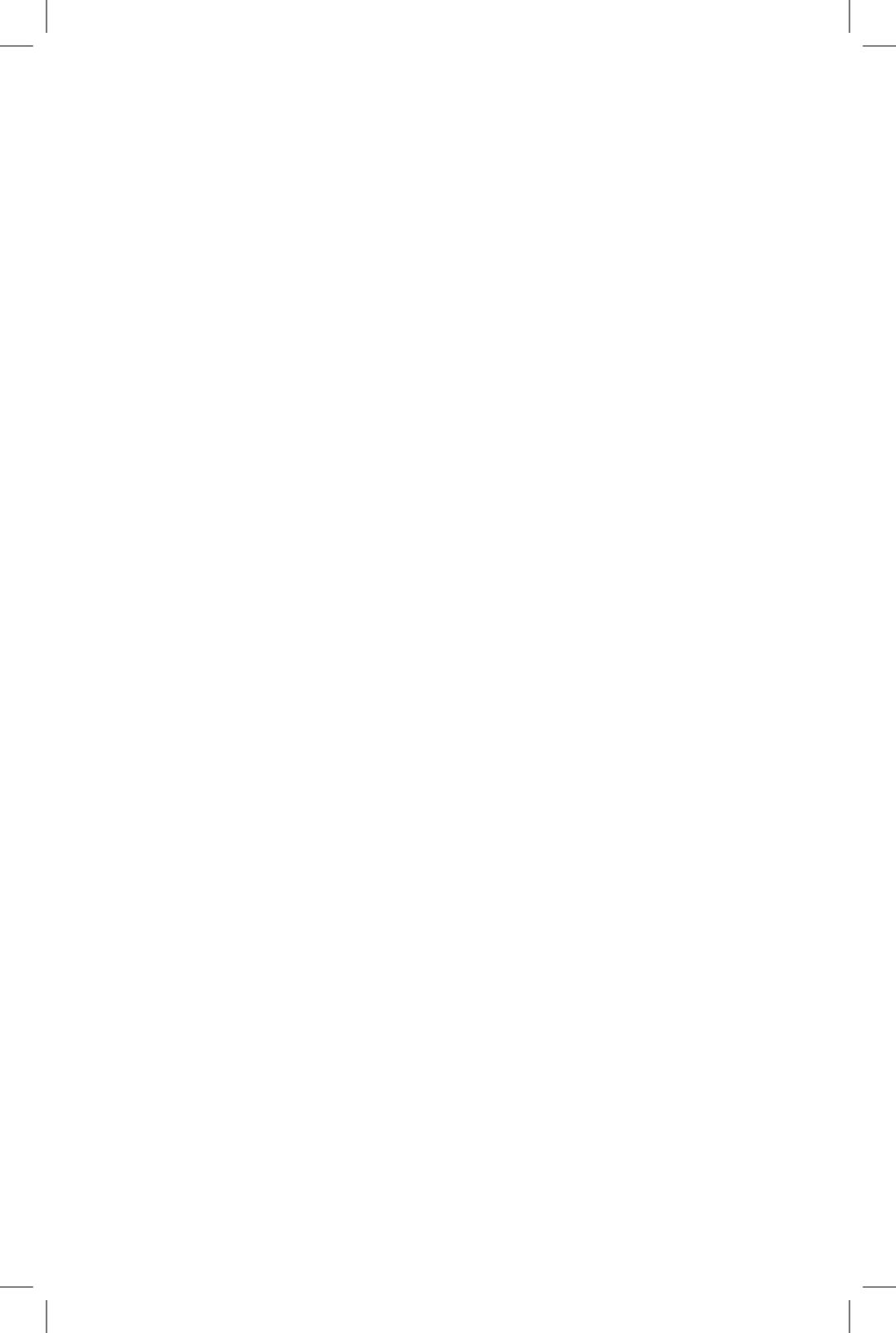
*Ce qu'il vous faut, c'est quelque  
chose qui ait « un peu de goût ».*

George ORWELL



## PREMIÈRE PARTIE

*Où l'on s'attache aux difficultés économiques de l'héroïne,  
qui cherche de quoi manger tout en essayant de contenir  
les interventions intempestives de membres de sa famille  
et d'amis égoïstes, d'objets bavards, d'e-mails, coups de téléphone,  
et autres tracasseries de la vie moderne.*



Pendant une certaine période de ma vie, j'ai vu mon revenu divisé par trois et mon appartement passer de quatre-vingts à douze mètres carrés. Pour des raisons que nous verrons plus tard, je n'étais pas malheureuse, mais j'étais pauvre. Or, un matin d'avril, alors que je rentrais de la bibliothèque, une facture de régularisation d'EDF m'attendait dans ma boîte aux lettres. Ces salopards me demandaient 260 euros. Mon compte en banque en contenait 300. En tremblant, je remplis le chèque, le signai, le postai. Puis je me dis qu'il fallait vraiment que je trouve du travail.

Alors je fis ce que tout le monde aurait fait à ma place : j'allumai mon ordinateur.

Sur le site [pole-emploi.fr](http://pole-emploi.fr), je tapai mon identifiant, mon code secret et mon code postal pour parvenir sur mon *espace personnel* de chômeuse longue durée. Là, je lançai une recherche multicritères, en commençant par « écrivain public », « journaliste », puis « professeur », cela donna entre zéro et six résultats, aucun sur Lyon, ni sans

la mention « Permis B obligatoire » ; mes yeux se brouillaient ; j'élargis ma recherche : « responsable communication », « surveillant d'internat », « secrétaire », « détective privé »... Je n'arrivais plus à lire tant le stress serrait mon ventre, car pendant que le site moulinait pour sortir d'improbables offres, mon cerveau refaisait sans cesse la soustraction :  $300 - 260 = 40$ .

À qui la faute ? Aux ampoules ? Aux plaques de cuisson ? À la bouilloire ? Au chauffe-eau ? À la box ? Mon appartement est tout électrique. Le mois de janvier avait été particulièrement rude. La Saône avait gelé. Le quartier entier s'était figé sous le froid, un brouillard glacial interdisant le moindre mouvement ; seules des fumées blanches s'échappaient des toits, preuve, pour certains, du secours d'un chauffage central, et, dans ce paysage tétanisé, ces fumerolles semblaient comme autant de drapeaux blancs demandant grâce à l'hiver. Quatre mois plus tard, alors que le printemps est censé ramener de la joie au cœur, je fusillai du regard mes convecteurs qui, indifférents à mes difficultés, hibernaient sous la poussière. Salauds de radiateurs.  $300 - 260 = 40$ . Affolé par cette simplissime et répétée soustraction, mon esprit essayait de nier l'évidence du résultat. Il recalculait sans cesse, espérant qu'apparaisse un autre nombre, afin d'éviter la question d'après : comment faire pour tenir dix jours avec quarante euros ?

Comment faire, ou plutôt comment non-faire : non-acheter, non-sortir, non-vouloir, non-méto,

non-bus, non-shopping, non-desserts, non-viande, non-bière, non-marché, non-cinqfruitsetlégumes-frais, non-café, non-imprévu, non-nouvelles factures, non-nouvelles charges ? Ces pensées se refermaient sur moi jusqu'à bloquer mes poumons dans une non-respiration qui m'aurait sans doute amenée à une oui-crise d'angoisse puis à une séance de contemplage de plafond, lorsque mon ordinateur émit un bip qui me fit violemment sursauter.

C'était un mail d'Hector, mon grand ami.

J'avais connu Hector à la fac, nous étions restés liés (ce qui est rare, car j'ai horreur des amitiés qui ne se fondent que sur la commémoration d'un passé commun). Hector était plus intelligent et moins dégourdi que la moyenne. Style cravate à pois sur chemise à carreaux. Brillant saxophoniste, il aurait dû devenir professeur de musique, mais sa santé fragile lui avait fermé la porte du Conservatoire. Il avait été pris d'une crise d'asthme pendant l'examen. Depuis, il souffrait de précarité chronique ; vivant grâce à quelques cours particuliers, passant de petits boulots mal payés au giron du Pôle emploi, Hector promettait souvent de repasser le concours, sans jamais s'y résoudre. Dernier détail avant de clore cette suspension du récit pour cause de présentation d'un nouveau personnage, Hector avait un tic très particulier qui nous sera utile pour la suite de notre histoire. Soit snobisme, soit instrument de défense contre la dévalorisation de soi qu'entraîne le chômage, soit encore coquetterie surannée en ces temps industriels, mon ami parlait

par épithètes antéposées. Malgré ce tic relativement insupportable, et pour des raisons qu'il serait trop long d'expliquer ici, Hector était un indéfectible et attachant compagnon de misère, auquel je soumettais parfois mes angoisses, souvent mes difficultés et toujours mes livres. Comme tout écrivain, j'étais friande de ses commentaires sur mes travaux. Mais les obsessions de mon ami se portaient sur un autre sujet, beaucoup plus croustillant. Car j'étais bien la seule fille de la Croix-Rousse avec qui Hector n'avait pas couché ; ce statut d'extra-territorialité lui permettant de me confier ses exploits. Hector était un des rares chômeurs que je connaisse qui parvenaient à plaire à une ribambelle de filles qui étaient toutes, promis-juré, les femmes de sa vie.

De : Hector\_in\_the\_mieuse

Date : 20 avril 2012 16:35:55

À : Sophie\_dans\_la\_dèche

Objet : Salut.

Sais-tu que la belle Belinda, ma charmante voisine, m'a apporté une grosse part de délicieuse tarte aux pommes l'autre jour ? Je croyais que c'était dans la poche (enfin, dans le lit), mais le lendemain je la croise avec un affreux type qu'elle me présente comme son « petit copain », un balourd parisien prénommé Charles-Édouard. Un sale type, je suis dégoûté. Tu vas rire, mais depuis, la jalousie m'a pris. Peut-être parce qu'elle habite au rez-de-chaussée de mon immeuble, j'ai trop pris de retard avec cette fille. Je m'en veux à mort. Je ne pense qu'à elle... Dès mon retour à Lyon, je fais le siège.

Sinon, je me fais nourrir par mes gentils parents. Je fais des croisés mots.

Pour me changer les idées, j'ai lu ton deuxième livre. Pas mal. Je parie que t'es déjà sur un autre. Tu connais mon avis : si tu veux gagner de l'argent, faut quelque chose de gai, facile, du suspense, du sang, du sexe !

À propos de sexe, tu crois que je peux envoyer un ambigu texto à Belinda ? Faudrait pas qu'elle m'oublie, la donzelle... Donne-moi ton avis là-dessus, et surveille le quartier. Si tu vois son « petit copain » (quelle ridicule expression), envoie-moi un détaillé rapport.

Bises.

Par mesure d'écologie, n'imprimer cet e-mail que si nécessaire.

Je reçus en même temps un mail de mon frère Élie, avec une photo jointe. Sur un bateau de pêche, deux hommes de quarante ans tenaient fièrement un gros poisson mort. « Le poisson pêché est un congre vois l'image jointe je n'ai pas encore pêché un pélamide comme celui du frère de ma copine à Hyères à plus Élie. » J'eus envie de lui envoyer la phrase de Marcel Pagnol : « Se faire photographier avec un poisson, quel manque de dignité ! » Ce qui, accompagné d'un ou deux smileys et de bisous fraternels, fit une réponse rapide.

— Ah ! Pagnol ! crus-je entendre ma mère. Quel homme ! Quelle plume !

Me voilà devant ma fenêtre avec un léger sourire. Les torchères de Feyzin envoyaient dans le ciel plusieurs fumées grasses qui se rassemblaient en

une inquiétante nappe noire, lourde comme une mauvaise conscience, et qui planerait sur le moral des citadins toute la journée. Pendant que je contemplais la nasse urbaine, un nœud douloureux se reformait dans mon ventre, me rappelant que j'étais en train de vivre précédemment quelque chose de désagréable. Il y eut un instant de flottement, comme si cette angoisse n'avait pas de cause ; puis, en une fraction de seconde, ma pensée repassa par-dessus la photo du congre, par-dessus le mail d'Hector, et revint, comme mes yeux se détachaient du paysage et revenaient sur l'écran, buter sur la terrible question. Quarante euros et nous sommes le 20 du mois. Comment faire ?

— Ah, ma fille ! s'exclamaugréa ma mère, je ne te savais pas si pauvre. Il faut que j'apprenne ça dans tes livres... Si j'avais su, jamais je ne t'aurais laissée partir te consacrer à cette fichue littérature.

Mes placards étaient vides, comme souvent en fin de mois. Le mieux était d'acheter le maximum de denrées et de me barricader dans mon appartement.

— Ton appartement ? continua ma mère. Ceci n'est pas un appartement. Un studio, une studionette, une tente, une cabane, un refuge, une chambre, à la rigueur, mais un appartement, non. Dans un appartement, il y aurait des rideaux. Dans un appartement, il y aurait des pots de confitures en haut d'une étagère, il y aurait un programme télé sur une table basse, il y aurait des biscuits apéritifs au cas où des amis te rendraient visite, il y aurait... un service de table ! Je suis sûre que tu n'as pas de quoi recevoir quatre personnes avec un service assorti. Même les jeunes femmes les plus *artistes* achètent ça chez un potier ariégeois : un service de table complet, grandes assiettes,

petites assiettes, assiettes à soupe et assiettes à dessert. Quand tu auras un service de table digne de ce nom, tu auras peut-être le droit d'écrire le mot « appartement » !

Lors de ma Grande Révolution, lorsque j'ai subi ma Débâcle, ma Conversion, soit les premiers mois où je devins pauvre, je fis l'erreur d'acheter en fin de mois des chaussures dont j'avais besoin. Je me suis retrouvée bien chaussée, mais affamée. Cette erreur m'avait servi de leçon. La seule priorité qui vaille est la nourriture. Si je remplissais mes placards et ne bougeais pas de chez moi, je pourrais tenir. Et puis, stocker, c'est agir ; agir, c'est lutter ; lutter, c'est rester digne. Je devais aller au supermarché faire le plein de nouilles.

Malgré cette résolution combative, je me rassis devant l'ordinateur. Une angoisse sourde m'empêchait de sortir ; une faiblesse physique, aussi, à l'idée de parcourir les travées du supermarché avec la faim au ventre. Mon désespoir me porta à chercher une distraction. Automatiquement, inéluctablement, involontairement, la page de mon navigateur s'ouvrit sur le jeu en ligne Bubble Shooter. Je me mis à cliquer sur les différentes boules de couleur. Chaque fois que l'une d'elles heurtait deux boules de la même couleur, le trio explosait ; et je sentais dans mon esprit, attelé à cette tâche élémentaire et stupide, une satisfaction répétée à chaque explosion. Mon œil captait l'animation graphique conçue par les inventeurs du jeu, chaque boule se cassait de l'intérieur, un petit

son, un nuage qui se dissout, puis le blanc, laissé à la place des boules, qui marquait la progression vers la victoire. Déjà je recliquais pour envoyer une boule jaune vers les boules jaunes, une rouge près des rouges, éprouvant une minirelaxation, détente immédiate et bête, lorsque je parvenais à faire disparaître un trio, une minicontrariété quand je n'y parvenais pas.

— Ah, ma fille, tu me fais honte. Ça valait bien la peine de faire de si coûteuses études pour se retrouver à s'abrutir devant un ordinateur ! commenta ma maminquiète.

L'activité bubbleshooteristique, qui exige de l'attention mais interdit la pensée, fit se relâcher la morsure d'angoisse infligée par ces salopards rapaces d'EDF. Une heure se passa à jouer. J'étais parvenue à éliminer une couleur, une deuxième, une troisième, et le blanc progressait sur l'écran. Je continuai jusqu'à détruire toutes les boules. Mon score s'afficha au milieu de ravissants feux d'artifice pixélisés. Je me sentais mieux. Évidemment, en un certain sens, j'avais perdu mon temps.

— Oui, articulâcha ma mère, et je ne suis pas fière de toi.

À la radio, un économiste affirmait que les efforts des Français allaient bientôt porter leurs fruits. Le supermarché ne fermait qu'à 20 heures. Je recommençai une partie de Bubble Shooter. Ces jeux sont de secourables ONG cérébraux ; il faudrait mettre sur leur page d'accueil des ex-voto du type « Ici, Mouloud a échappé au suicide.

Merci. » ; « Grâce à Bubble, j'ai oublié Fernand. » ; « Ma dépression est finie. Reconnaissance éternelle. Maya. » Ces doudous informatiques se développent sur le stress des salariés harcelés, des femmes abandonnées, des petits vieux esseulés, des allocataires Cotorep, des adolescents à boutons, des gardiens de nuit célibataires...

— Et des mères délaissées par leurs filles, ajouta ma mère.

Encore une fois, encore une fois, encore une fois, je vérifiai mon compte en banque sur Internet. Dans la case crédit, mes innocents 300 euros s'affichaient, en route vers l'EDFique amputation. Mais, avant que l'écran ne se fige sur cette somme, il y avait trois secondes où, ayant entré mes mots de passe, je devais attendre que la page de *synthèse des comptes* se charge, et, vu la lourdeur des informations et les procédures de sécurité internes au site, ces trois secondes d'attente devenaient irrationnelles, astronomiques, gnosiques, transsidérales, trois secondes d'espoir, trois secondes où je pouvais croire à un bouleversement dans l'ordre des choses. Hélas, non. C'était toujours la même déception. Déception multiprévisible car, par-dessus le marché, le service de banque en ligne n'est actualisé qu'une fois par jour ; je le savais très bien. La contrainte du réel me retomba sur la tête comme une pile d'assiettes vides.

— Ça suffit ! intervindica ma mère. Va faire les courses, puisque tu en as besoin. Et réfléchis bien à ce que tu achètes. Surtout, pas de folie. Je te surveille !



Ce n'est pas difficile de reconnaître les pauvres au supermarché. Ce sont ceux qui ont une liste à la main et ne s'en écartent pas. Ceux qui vérifient les prix manquants à la lectrice de codes-barres. Ceux qui se dandinent d'un pied sur l'autre devant les rayons. Ceux qui restent longtemps devant les pléthoriques étalages de yaourts, comparant les prix au kilo, prix à l'unité, prix à la douzaine, espérant faire le choix le plus judicieux entre le bas de gamme, peu nourrissant, et les produits meilleurs mais plus chers. Une pétasse me bouscule. Elle met dans son caddy les tiramisus au spéculoos. Haine. Convoitise. Déprime. Les haut-parleurs diffusent, ô surprise, de la musique de supermarché. Je quitte les yaourts ; direction rayon pâtes et riz ; rayon sauces tomate ; rayon boîtes de raviolis.

Ce qui m'afflige et me nuit (et conspire à me nuire), c'est qu'à chaque produit mis dans mon panier, mon budget se réduit. J'aimerais tant qu'il y ait une erreur de caisse ou une coupure d'électricité, une suspension de la logique ordinaire qui

veut qu'on-paye-ce-qu'on-achète-au-prix-que-ça-coûte.

— Le monde ne peut pas se plier à tes volontés, arguasoupit ma mère.

Les travées sont longues, les produits innombrables, les mots imprimés sur les emballages me sautent au visage et me fatiguent. Il est temps de m'échapper. J'avais besoin de dentifrice, tant pis. À la caisse, dans ce moment d'attente particulièrement inconfortable, je regarde mon caddy : semoule, pâtes, riz, sauce tomate, purée en flocons, lait, yaourt nature, beurre, café, toutes ces denrées allaient vite être englouties par mon estomac. J'en ai pour 22,30. Je paye par carte bancaire, le moral brisé. Bientôt, je le sais, je rêverai que mon frigidaire devient une corne d'abondance qui, comme par enchantement, se remplit de produits luxueux que je dévore le matin au réveil...

— Tu es en pleine négation de la réalité. C'est ton côté artiste. Toute petite déjà tu avais du mal à accepter les contraintes du réel.

Mais qu'est-ce que la réalité ?

L'argent, n'est-ce pas une fiction ? L'arithmétique, n'est-ce pas une invention collective ? La seule réalité qui compte, je vais vous le dire (elle va vous le dire) : c'est la réalité stomacale. Tous les humains, depuis des millénaires, ont dû se remplir l'estomac. C'est l'unique réalité qui ne sera pas suspendue par une révolution, un changement de saison ou un bisou magique. Mon estomac est-il vide ou plein ? C'est la base de tout. Car on ne

pourra jamais cuire une soupe à la fatigue, ni boire un consommé d'amitié. Il faut manger ce qui est comestible, sans ça, pas d'amour, pas de guerre, pas de fondation de Parti communiste ni de week-ends d'intégration HEC. (fin de la déclaration.)

Une fois les courses rangées dans mon studio, je sentis un léger mieux. Le monde était hostile, mais moi, avec mes nouilles au kilo, j'avais une armure. Et puis j'étais touchée par ma propre situation ; n'étais-je pas une brave fille ? N'avais-je pas payé honnêtement mon dû ? On ne pouvait rien me reprocher. Je payais mes factures. Je mangeais pauvrement. Oui, j'étais courageuse. La dèche déclenche souvent de l'orgueil — et je pense que tous ceux qui ont connu ça me comprennent — puisqu'on est capable de ne rien manger ou presque, on se croit au-dessus des autres, comme si la misère développait chez ses victimes une fierté idiote, mais nécessaire pour se battre contre elle.

Je sirotais une soupe lyophilisée accompagnée de biscottes quand le téléphone sonna.

— Bonjour. Claude Joubert, de votre agence Bouygues Telecom. J'ai une offre exceptionnelle à vous faire sur les abonnements Internet...

— Je vous arrête tout de suite, ça ne m'intéresse pas.

— Je peux vous demander pourquoi, madame ? C'est vraiment une offre exceptionnelle. Le premier prix du forfait est à quatorze euros quatre-vingt-dix... [*Sourire obligatoire d'elle. Soupîr énérvé de moi.*]

— J'ai déjà ce qu'il faut.

— Vous payez combien ? Je suis sûre que notre offre actuelle est plus intéressante...

— Je n'ai pas d'argent.

— Justement, madame, vous ne voulez pas payer moins cher ?

— Non, je ne veux pas changer, je n'ai pas que ça à faire.

— Avec Bouygues Telecom, la solution est facile, vous gardez votre numéro.

*[Ton mielleux d'elle. Rapide montage de moutarde au nez de moi.]*

— Non, là, j'étais en train de manger.

— Je peux vous rappeler plus tard, si vous me donnez une tranche horaire.

— Non, je n'ai besoin de rien.

— Vous ne voulez pas payer moins cher ? C'est bien dommage pour vous, madame. *[Débit plus rapide chez elle. Envie d'insultage chez moi.]* Je vous propose de payer moins cher votre abonnement téléphonique. Cela vaut la peine d'y penser, vous ne croyez pas ?

— Je voudrais raccrocher, maintenant.

— Très bien. Je suis désolée pour vous, madame. C'est tout de même dommage de ne pas vouloir payer moins cher... Enfin, bonne soirée de la part de Bouygues Telecom.

— Sale conne, dis-je en raccrochant le combiné.

Dans la catégorie des pires boulots du monde, téléprospecteur peut concourir pour la palme interplanétaire ; c'est *le* métier de l'inutilité et de

l'emmerdement de son prochain joint à la pollution sonore et à la déformation du langage par la communication ; je me demande dans quel cerveau de casse-couilles congénital ou de commercial péteux est née cette idée de vendre des services par téléphone en bafouant les règles les plus élémentaires de la politesse qui consiste à ne pas déranger les gens.

— Certes, s'interpolissa ma mère. Mais pas de gros mots, s'il te plaît. La vulgarité n'apporte rien. Depuis le début, j'ai noté « salopards », « salauds », « pétasse », et là « sale conne », « casse-couilles », « emmerdement »... Cela me déplait. Ce n'est pas comme ça que je t'ai appris à parler, ma fille.

La vaisselle de mon repas fut vite expédiée. Une tristesse propre et sèche m'accabla. À la radio, un homme politique disait vouloir réindustrialiser la France. Combien de temps encore à me débattre dans ce monde emmuré ?

Enfin, je me couchai, mais sans parvenir à dormir. J'avais dépensé 22,30 euros au supermarché. Il me restait donc 17,70 euros. *A priori* je n'avais pas besoin de les dépenser autrement que pour du pain. J'avais donc un peu de large. Le problème était que si je retirais 20 euros dans un distributeur, je me mettrais à découvert. Je me relevai et fouillai mon porte-monnaie. Une pièce de deux euros. De quoi acheter du pain deux fois. Ça devrait aller, je n'allais pas mourir de faim...

— Calme-toi, ma fille. Tu as de quoi manger. Dors, maintenant.

J'aurais bien voulu dormir. Mais mon cerveau n'arrêtait pas de revenir sur ces dix-sept euros soixante-dix. Car ce long animal mou, cruel, collant, dégueulasse, que j'appelle par défaut la *nécessité*, la dèche, la débine, la mistoufle, la misère, la mouise, la scoumoune aux grands crocs ; cette bête a pour premier effet, avant même toutes les conséquences physiques, vestimentaires ou alimentaires, de vous claquemurer dans vos soucis. C'est la règle du mini. C'est le règne du petit. Il est remarquable comment une somme si modeste – 17,70 euros - 17,70.17,70. 17,70, 17,70, 17,70. 17,70. 17,70. Ça devrait suffire 17,70. 17,70. 17,70, 17,70, 17, peut vous remplir le crâne, 70. 17,70. Je vais tenir bon 17,70. 17,70. 17,70. Car la dèche a pour premier effet de vous enfermer en vous-même, de vous détenir dans vos misérables dilemmes, vous enclorre dans vos carencées méditations, vous contenir dans vos stressées spéculations, vous limiter dans votre conscience affamée, vous emmurer dans votre moral pressurisé, vous cloisonner dans vos soucis économiques, vous ligoter dans votre détresse physique, vous verrouiller dans vos futiles suppositions, vous confiner dans vos impossibles projections, vous cadenasser dans votre pouilleuse infortune, vous claustre dans vos perpétuelles lacunes, vous coffrer dans vos misérables opérations, vous emprisonner dans vos sévères punitions, vous cloîtrer dans vos salariales insuffisances, vous empêtrer dans votre ridicule impuissance, vous maintenir dans vos stomacales obsessions, vous barricader dans vos restreintes réflexions,

vous boucler dans vos cauchemars bancaires,  
vous claquemurer dans vos songes pécuniaires,  
vous enterrer dans vos perpétuelles privations,  
vous menotter dans vos quotidiennes réductions,  
vous ceindre dans vos sentiments calamiteux,  
vous séquestrer dans vos raisonnements miséreux,  
vous fixer sur vos irréversibles mensuralisations,  
vous museler en vos substantielles mutilations,  
vous ligaturer dans vos matériels emmerdements,  
vous incarcérer dans vos pauvres jugements...  
On ne pense qu'à ça, et en même temps on ne  
peut pas *penser*. La moindre idée, à peine elle  
s'élève, déclenche des propositions hors de vos  
moyens. On ne s'en rend pas compte d'ordinaire,  
mais toute initiative finit par engendrer une dépense.  
Partir pour une promenade, c'est accroître la faim.  
Voir des amis, c'est risquer une proposition pour  
une bière. Ce sont pourtant les gens fauchés qui  
ont le plus besoin de divertissement. Par instinct  
de révolte, on se dit : tant qu'à être chômeur, soyons  
joyeux... Mais c'est trop tard. 17,70. 17,70. 17,70. 17,70,  
17,70, 17,70. 17,70. *Vivement le début du mois.* 17,70. 17,70,  
17,70, 17,70. 17,70. 17,70. *Surtout pas de nouvelles factures.*  
17,70, 17,70. 17,70. 17,70. 17,70. Au-delà de cette somme,  
c'était ma situation globale qui m'inquiétait.  
Lorsque j'avais quitté mon travail, j'avais touché  
de l'argent, je me croyais tranquille. Les années  
avaient passé. Du chômage, j'étais tombée aux minima  
sociaux. Il était loin, le temps de l'insouciance.



Dans mon enfance, le souci de la faim n'apparaissait pas. J'avais six frères, Martial, Gaston, Virgile, Kazan, Élie et Tom. Nous vivions comme dans un château entouré d'un vaste parc, nous courions à travers des prés pleins de chevaux sauvages, nous pêchions à la main des salamandres, nous gambadions dans les foins, nous construisions des cabanes d'Indiens, nous jouions à de grandes chasses au trésor, nous rentrions le soir les genoux écorchés, ramenant de hauts bouquets de fleurs que notre mère disposait sur le buffet du salon avant de nous servir un chocolat chaud.

C'est du moins ainsi que je me rappelle mon enfance. Mon père aimait ma mère, ma mère aimait mon père, nos parents nous aimaient. Papa était le plus fort ; maman, la plus belle maman du monde. Jamais je ne l'ai vue perdre patience en nous habillant, nous lavant, nous nourrissant, nous embrassant le soir au coucher, retirant un jouet de nos mains et disant : « Il est tard, il faut dormir. » Personne ne m'a battue, personne ne m'a

touchée. Les adultes m'ont encouragée, j'étais applaudie à chacune de mes découvertes, récompensée de mes efforts. Plus tard, j'ai pris des TGV, j'ai cherché une mutuelle pas trop chère et j'ai perdu la foi. Mais dans mon enfance, pas de factures et pas de solitude ; la tribu que je formais avec mes frères, éparpillée la journée entre l'école, les chambres et le parc, se retrouvait au dîner comme les grains sur la colline viennent se fondre au même pain, ainsi que nous le chantions le dimanche à la messe.

Le souci de la faim n'apparaissait pas. Le mot même de *souci* n'a longtemps pas eu de sens. Nous étions une famille heureuse, qui célébrait son bonheur régulièrement. Mes parents respectaient tous les rites, Noël et les sept anniversaires. À Pâques, nous cherchions des œufs. À la Chandeleur, nous mangions des crêpes.

J'adorais la Chandeleur. Ma mère préparait la pâte à crêpes pendant la journée. Pour signifier que nous passions à table, elle ôtait le torchon qui couvrait le saladier en bois. Elle plongeait une louche dedans et versait une épaisse langue de pâte beige dans la poêle huilée. Par une souple rotation du poignet, tel Dieu créant les astres, elle transformait la coulée en un cercle harmonieux qui déjà se solidifiait sur les bords. Auprès d'elle sautillait un de ses sept enfants, puisque nous étions exceptionnellement autorisés à nous lever de table, et qu'en admirant le geste de notre mère, et celui, identique, de notre père posté devant une

autre poêle, nous voulions les imiter, ce qui nous était permis à partir du moment où chacun avait mangé au moins deux crêpes ; je me rappelle ces scènes-là ; maman et papa debout, faisant sauter les crêpes sous nos cris de joie, les garnissant généreusement et les glissant dans nos assiettes, respectant un ordre parfaitement équitable et parfaitement invisible, que nous essayions de fausser avec nos « moi d'abord ! », jusqu'au moment où la satiété nous rendait la politesse. Je crois que ce qui me plaisait tant, moi qui ai gardé de cette longue imprégnation dans la vie collective un amour pour le désordre (du moins, un penchant à voir dans l'excès d'ordre une cause de tristesse et dans le désordre une source de vie), c'était le décalage avec lequel nous mangions. Finie l'ennuyeuse succession entrée-plat-dessert. À peine avais-je terminé mon assiette qu'un de mes frères attaquait la sienne ; la toile cirée était tachée de fromage râpé et de jaunes d'œuf, et rien ne semblait pouvoir arrêter cette noria de crêpes vers les estomacs. Nous finissions avec la cérémonie des crêpes flambees. Neuf galettes au sucre étaient roulées dans une grande assiette creuse. Mon père remplissait une louche de rhum ; il la posait sur le gaz ; je me précipitais contre ses jambes pour cet instant où, la louche maintenue à quelques centimètres de hauteur, il approchait un briquet du rhum échauffé : mon père grattait la pierre. Bondissait alors dans la louche une haute flamme d'un bleu vorace. Ma mère, postée près de l'interrupteur,

avait éteint la lumière. L'obscurité se faisait, un silence aussi. La grande flamme semblait léviter dans la pièce. Je voyais l'ombre de mon père d'un geste répandre le feu dans l'assiette. Ma voix se mêlait aux murmures de contentement en regardant la flamme se jeter sur les crêpes en languettes avides. S'exhalait une odeur enivrante de chaleur et de sucre, tandis que nous regardions les flammèches lécher les dernières crénelures. L'alcool consumé, le feu s'éteignait. L'obscurité était un instant totale. Quand la lumière revenait, j'avais l'impression de sortir d'un rituel primitif ou religieux, le rôle des grands prêtres ayant été tenu par mes parents. Ils nous servaient une crêpe succulente, réchauffée par l'alcool, par la communion d'une famille qui mange, le soir, réunie. Je m'endormais très vite, ces soirs-là.

J'avais six frères, Martial, Gaston, Virgile, Kazan, Élie et Tom. Mon père avait beau travailler comme cadre dans une lointaine entreprise d'où il rentrait très fatigué (certains soirs, maman et lui échangeaient beaucoup de phrases dont la plupart m'étaient incompréhensibles, qui devaient se rapporter à la gestion du foyer), la maison n'était pas grande au point d'avoir sept chambres. Aucun de nous ne dormait seul. Selon les années, selon la demande, mon père bravement déplaçait les lits superposés. J'aimais le voir, héros soufflant et suant, sans avoir l'air de forcer, de ses grands bras réaménager les chambres à notre désir. Je me glissais sur le lit du haut, et, la lampe de chevet éteinte, il n'était pas rare que je m'endorme au milieu d'une phrase venant d'un de mes frères. Les garçons étaient habillés avec des vêtements des uns et des autres, cette habitude faisant d'eux comme une seule personne qu'on aurait pu voir simultanément à plusieurs âges de la vie. Chacun avait son caractère. Tom était doux ; Élie, savant ;

Kazan, ronchon ; Virgile, musicien ; Gaston, comédien ; Martial était un chef. L'aîné nous servait de bureau des pleurs en cas d'absence de nos parents. Il réglait les petits litiges. Il nous transmettait tout, comment monter une canne à pêche, comment fabriquer un arc et des flèches, comment cuire des chamalows. Je ne me suis rendu compte que bien plus tard, en voyant les enfants des autres, à quel point Martial m'avait aimée. Il prenait garde qu'aux repas je ne sois pas moins servie que les autres, il me donnait raison dans les disputes qui m'opposaient à Tom. Lui, le petit dernier, avait aussi des privilèges. Kazan et Élie l'emmenaient partout, formant à eux trois un groupe indépendant. La fratrie se structurait souvent avec Martial comme soleil, près de lui deux planètes rocheuses, Gaston et Virgile, puis le trio gazeux des benjamins ; enfin moi, la seule fille, libre satellite en orbite autour de chacun. Cet équilibre galactique pouvait se rompre si Tom et moi faisions bande à part ; on nous appelait alors les « petits », ce qui avait le don de nous agacer, et nous nous refondions vite dans la galaxie fraternelle, heureux de n'être jamais exclus du groupe, dans notre infini besoin de tendresse et d'apprentissage.

Comme nous étions sept à nous disputer l'affection de nos parents, ceux-ci avaient fini par attribuer à chacun un jour de la semaine. J'avais hérité du dimanche auprès de ma mère, ce qu'aucun de mes frères n'aurait accepté pour un autre garçon. Quand j'avais du chagrin, je restais sur ses genoux,

quelques baisers et je repartais gambader avec les autres. L'appel du groupe était plus fort.

Nous connaissons tous un conte qui commence ainsi : Sur son lit de mort, un père fait trois parts d'héritage pour ses trois fils. L'un doit se consacrer à Dieu, un deuxième au roi, le dernier au commerce. Ils se quittent — ils *font leur vie*, dit-on aujourd'hui. Ils se retrouvent vingt ans plus tard, dans des circonstances dramatiques qui donnent lieu à de longues effusions. Ce partage définitif m'a longtemps paru triste, par la distance qu'il marque entre des vies jusque-là rassemblées. Mais qui dit que le frère ayant choisi le commerce l'ait fait seulement parce que les plus nobles carrières étaient prises ? Il aurait pu suivre son frère dans l'armée. Mais cela n'aurait pas eu de sens. Les deux autres ne l'empêchent aucunement de servir l'Église ou le roi : ils le font à sa place. Chacun met au pot commun la vie qui lui a échoué, et qui, du coup, est épargnée à l'autre. Les autres sont tout ce que nous pourrions être, nos possibles plus encore que nos semblables. Étant la dernière de la famille, j'ai vécu par avance toutes les vies qu'ont bâties mes frères, ils sont chacun une part de moi-même. Si je suis l'affamée de la famille, je le suis pour eux tous, tant j'ai longtemps voulu croire que nous formions à nous sept l'humanité tout entière.

Mais aujourd'hui, si j'avais six frères — Tom, Élie, Kazan, Virgile, Gaston et Martial devenus greffier, médecin légiste, employé des Postes en CDD, arboriculteur, formateur pour adultes et chef

d'entreprise dans le sanitaire —, il fallait l'admettre, nous étions bel et bien séparés. J'étais seule avec mes 17,70 euros. Ma souffrance ne leur apportait rien. Leurs succès ne m'aidaient pas. Il fallait l'admettre, chacun avait *fait sa vie* — expression qui m'a toujours paru moralement louche, car *faire sa vie* revient peu ou prou à trouver du travail, se marier, devenir propriétaire, s'acheter une voiture, ne plus demander de l'argent à ses parents, avoir un frigidaire plein. Je *fais ma vie*, donc je ne demande plus rien à personne. Qu'est-ce que *défaire sa vie*, sinon ne pas pouvoir partir en vacances, divorcer, chômer, émigrer, avoir besoin des Assedics ou de soutien moral ? Quand on a besoin des autres, c'est qu'on n'a pas *fait sa vie*.

Commencèrent alors des journées difficiles. Je mangeais des pâtes au parmesan, un yaourt confituré, du pain. Un risotto au bouillon-cube, une tranche de jambon, une banane. Une courgette à la poêle, du riz, une poire. Une boîte de cassoulet, deux yaourts. De la purée lyophilisée. Une soupe en sachet, un œuf. Trois cents grammes de coquillettes à l'huile. Deux cent cinquante grammes de spaghettis. Huit tartines au beurre. Un yaourt.

J'avais collé des affichettes dans plusieurs commerces :



chez moi. Alors, avec la sensation de commettre un immense péché, je m'assis à la terrasse du snack-bar voisin et commandai un expresso.

— Il ne faut jamais boire un café l'estomac vide, ma fille !

Les riches ne comprennent pas pourquoi les pauvres font de mauvais choix ; pourquoi certains en viennent à s'alcooliser plutôt que de s'acheter de la viande avec de patientes économies. Mais les riches n'ont pas besoin de desserrer l'étau qui les étouffe. Leur problème à eux, c'est de se mettre des limites. Quand on n'a pas d'argent, les limites au contraire ne vous lâchent jamais ; on passe son temps à compter, le nez dans un misérable porte-monnaie. Le plaisir du pauvre consiste à s'extraire un moment de cette pression. Ce seront dépenses inconsidérées, de minuscules mais incoercibles coquetteries, et quand s'ouvrent grand les portes d'un irénique irrationnel, il s'agit de jouer au loto, perdre la tête, faire une folie. Les riches ne manquent pas de distractions ; ils ont un emploi du temps, des enfants, un travail, pas une minute à perdre. Déguster un café, quand on est chômeur, cela devient une occupation précieuse. Dans un bar, on peut lire le journal, écouter les conversations, regarder travailler les serveurs, suivre la moitié audible d'une dispute au téléphone portable... et se sentir, par ces saynètes, participer à un corps social vivant. Le snack où je m'étais réfugiée m'apporta cette sociabilité ordinaire, celle qui manque tant aux détenus au fond de leur cellule.

Et tant pis si, avec un euro cinquante, j'aurais pu m'acheter du pain, un de ces bons pains denses qui nourrissent bien, un kilo de pommes, les faire mijoter en compote — pour tenir le coup, rien de mieux que du pain complet et une compote de pommes — mais manger du pain et de la compote pendant huit jours, voilà justement ce qu'on ne peut pas faire, quand on est pauvre, sans craquer pour une barquette de frites, une glace, quelque chose qui vous donne l'impression de vivre un peu plus. Au supermarché, ma convoitise me portait vers les liégeois chimiques, chocolats aux noisettes et hachis parmentier. C'étaient de ces repas-là, écœurants et surgras, dont j'avais envie. Non qu'ils soient plus nourrissants, ni même luxueux, mais ces produits industriels sont bien *meilleurs*, ont bien plus de *goût* qu'un raisonnable et maigre repas. Tous les pauvres ont leurs péchés, si dérisoires soient-ils ; on peut le leur reprocher, mais la dignité de l'homme ne se loge-t-elle pas dans ce qui est inutile, la joliesse, le rire, la conversation, les dessins d'enfants et les petits cafés au bar ?

Ma tasse était vide lorsque Hector m'apprit par texto que Belinda répondait très favorablement à ses « ambigus SMS ». Mon ami me demanda si l'affreux petit copain était toujours dans les parages. Je textotai en retour que le Charles-Édouard en question était invisible, sans doute rentré à Paris. Hector pouvait continuer sa cour... Hélas, cet échange ne me prit que quelques minutes.

J'aurais tant aimé être un personnage de film. J'aurais donné cette *tranche* de ma vie à un réalisateur. Avec ses ciseaux magiques, il aurait élaboré une séquence en plusieurs plans où les spectateurs auraient vu, mises bout à bout, toutes les facettes de mon quotidien. Moi mangeant des pâtes. Moi lisant dans mon lit. Moi traînant dans les jardins publics. Extérieur jour : je colle des affichettes. Intérieur nuit : je consulte mon compte en banque. Par-dessus ce montage, le cinéaste aurait mis de la musique, et, en une trentaine de secondes, les spectateurs auraient vu, senti, compris, toute la difficulté de mon existence. Nous aurions retrouvé le rythme normal du film, le véritable fil de la narration, à l'occasion d'un événement précis venant changer le cours des choses, un événement qui précipite le personnage dans une aventure particulière, qui retient l'attention et sur lequel l'accent est mis. Tout serait passé si vite, j'aurais bien moins souffert. Mais aucun de nous n'est un personnage de fiction. Moi, dans ce snack, je ne sais pas si un jour cet événement surviendra ; en attendant, réellement pauvre, je suis obligée de vivre dans ces journées de dèche qui s'écoulent platement, matinalement, vespéralement, nuitamment et diurnement, impitoyablement et logiquement, petitement et inexorablement. Dans la vraie vie, celle des digicodes et des insomnies, il n'y a jamais de séquences en accéléré.